



LE LIBÉ DES PHOTOGRAPHES ARLES

Bristol,
Angleterre,
en 2015.
PHOTO
GÉRALDINE LAY





Devanture en aventure





Par
JÉRÉMY PIETTE

Plusieurs mondes, à échelles et dimensions variables, s'entrechoquent : corps figés, murs de briques, rues sans fin, écriteaux estompés sous les reflets, cafés et âmes vives ainsi réunis au sein d'un seul et même lieu. Un lieu vaste d'illusions où les réverbérations complexes, les bâtisses et mobiliers urbains semblent ne plus être à leur place, perdus dans les profondeurs d'un jeu de lumières rasant les vitres. Se dévoile un univers de perspectives contrariées où les murs intangibles deviennent fantoches sous le passage de nappes lumineuses. Les secrets n'ont plus de quoi se sentir en lieu sûr.

Mais un visage, sublime, androgyne, lui entre tous, lance un regard franc, qui fonce supposément vers la façade d'à côté et son graffiti ; ou sur un passant... ou même sur son propre reflet, qui sait. On se demande s'il ne se rendrait pas compte aussi quelque part de l'ésotérique assemblage de formes qui se joue là, au dehors. Comme s'il percevait les abîmes des dimensions entortillées, conscient de notre vertige des réfractions.

Nous sommes à Bristol (Angleterre), en 2015. La photographe Géraldine Lay (née en 1972, originaire de Mâcon, en Bourgogne) pique des instants, des passants, à toute vitesse d'une aiguille de lumière, comme avec autant de papillons que l'on chercherait à capturer,

pour les placer sous vitre, et ainsi mieux étudier leurs couleurs, la variété de leurs reflets, leurs humeurs. Dans son expo «North End», on frôle les habitants qui piétinent le macadam, s'arrêtent au pub des villes industrielles du nord de l'Angleterre et de l'Ecosse. Des esprits, un peu chagrins, un peu edward-hopperiens, qui déambulent près d'un projecteur qui les arrête dans le temps, sondent leur spleen, détournent leur chaude solitude avec le soutien d'un soleil que l'artiste semble dompter.

Certaines scènes paraissent, sous les trompe-l'œil et autres merveilles, artificielles, maquettées, cinématographiques, à l'instar d'un Philip-Lorca diCorcia qui usa de flashes supplémentaires en plein cagnard pour y extirper délicatement des silhouettes voulant s'évader de leur train-train.

Chez Géraldine Lay, chaque reflet emmène vers une autre rêverie, un monde qui bascule, sans impasse, seulement des possibilités d'ailleurs. En regardant cette photographie sous vitre, on y voit un dernier rayonnement, le nôtre, notre reflet dans cet éclat, et aussi notre propre isolement et, non loin du tirage, quelques mots de Diane Arbus nous fixent depuis un mur : «*Vous voyez quelqu'un dans la rue et ce que vous remarquez essentiellement chez lui, c'est la faille.*» ◆

NORTH END de Géraldine Lay,
à Croisière jusqu'au 23 septembre.
[North End à paraître chez Actes Sud en septembre.](#)